

3 février.

J'envoie cette lettre par l'intermédiaire du Lieutenant Serano, qui part en visite officielle auprès du Prince, afin de savoir quelle place lui est assignée. Je ne puis encore provoquer aucun mouvement relativement à l'association St. Michel ; l'absence du Prince et l'état des choses ici m'en empêche. Si les événements continuent leur marche actuelle, le succès couronnera probablement nos efforts. *** Je vous entretiendrai plus tard de beaucoup d'autres choses ; pour le moment je ne puis pas disposer de ce qui est nécessaire pour cela, des loisirs, du temps et du repos.

St. Pédro, 4 février.

Je ferme cette lettre, ayant l'occasion de l'expédier. Nous avons quitté Cortès ce matin, après y être arrivés l'avant-veille et nous y être reposés toute la journée d'hier, à l'exception, de 4 heures d'exercice pour entretenir la souplesse des articulations !

J'ai omis beaucoup de détails intéressants. Deux membres du comité de Londres viennent d'arriver, ce sont MM. Glass et Kirkpatrick. J'ai eu le plaisir de rencontrer le premier de ces messieurs, l'autre est auprès du général Tristany, actuellement à Solierito.

Nous nous exerçons à la manœuvre. Si nous demeurons quelques temps dans ces belles régions, je pourrai vous écrire plus souvent, car ici on peut se procurer une table, une chaise, quelque chose à manger (bien peu de chose toutefois) et l'atmosphère n'y est pas trop froide.

Avec mes témoignages d'affection à tous mes amis, je suis,

HUGH MURRAY.

DEPECHE CONCERNANT LE CHEVALIER HUGH MURRAY.

Février

JAMES A. McMASTER.

Bien cher Monsieur,

J'AI la douleur de vous annoncer la mort de notre bon et très regretté Murray. Il a été l'une des victimes de la prise de Manrèse.

Dans l'attaque de cette ville, le bataillon des zouaves fut désigné comme avant-garde et sa compagnie fut la première à l'assaut. Après un combat qui ne dura pas moins de douze à quatorze heures et pendant lequel il se conduisit en héros, il fut frappé d'une balle au côté droit, au moment même où la ville venait de se rendre.

Il fut transporté à Suria, petite ville près de Manrèse, où, après vingt-quatre heures d'agonie, il rendit avec sa valeur son âme à Dieu, muni des sacrements de la Sainte Eglise.

Laissez-moi vous dire, monsieur, que pour ma part j'ai perdu en lui un ami que j'aimais beaucoup ; mais sa perte a été bien plus grande pour l'armée, et irréparable pour le bataillon des zouaves, car il était l'exemple de la bravoure, de l'honneur et de la vertu.

Son Altesse Royale Don Alfonso, me charge de vous exprimer les sentiments de peine dont Elle a été affectée en apprenant la mort de son ami Murray, et Elle vous demande, jusqu'à ce qu'Elle puisse le faire Elle-même, d'être, auprès des membres de

la famille du défunt, l'interprète de ses plus sincères assurances de condoléance.

Conformément aux instructions que j'ai reçues de l'ami que nous avons perdu, j'ai adressé à Son Altesse Royale la dernière lettre de change envoyée au pauvre Murray.

Que la distance qui nous sépare, mon cher Monsieur, ne nous fasse pas oublier les bonnes relations qui ont existé entre nous. Si jamais je puis vous être de quelque service, n'hésitez pas à me mettre à contribution.

Et croyez-moi, etc., etc.

A. S.

P. S. Je recevrai sous peu la malle et les autres effets de notre bon ami. Si tel est votre désir, je vous adresserai le tout ; sinon, j'en disposerai pour les pauvres.

Tout ce qui a appartenu au cher chevalier dans sa campagne d'Espagne sera trop précieux pour sa famille et ses plus intimes amis, pour qu'il soit permis de les laisser passer en d'autres mains, à moins de dispositions particulières du défunt, à ses derniers moments. Les nombreux amis qu'il a de ce côté de l'Océan feront les aumônes nécessaires pour racheter ces objets.

Nous profiterons des bons offices de notre ami résidant sur la frontière, pour nous faire envoyer tout ce qui pourra être trouvé.

Cette épée qu'il aimait d'un amour si chevaleresque et qui, un jour, fut béni par le Pape ; cette épée qui lui fut présentée par ses camarades canadiens, comme *au premier officier zouave Pontifical Canadien* ; qui sera trouvé digne de la porter ? Quand, une fois, la paix sera rendue à l'Eglise, elle devrait être suspendue dans quelque sanctuaire favori.

Un journal catholique de Londres, tout dévoué à la cause Pontificale, et parfaitement intentionné d'ailleurs contient, dans un article sur la mort de Murray, quelques appréciations que nous croyons devoir rectifier.

Nous n'avons pas le journal sous la main, en ce moment, mais il y était donné à entendre que : « Quoiqu'il eût mis son épée au service de Don Carlos, le Capt. Murray gardait cependant « tout son dévouement de Zouave Pontifical. »

Ceci n'est pas l'expression vraie de la position de Hugh Murray. Il quitta l'Amérique pour l'Espagne, dans le but unique de se joindre à aux Zouaves Pontificaux, parce que là seulement se trouvent de ces zouaves *en marche sur Rome*, les armes à la main. Il fut établi de la manière la plus explicite entre Don Alfonso et lui, avant qu'il n'acceptât aucun commandement, qu'il était là uniquement comme soldat du Pape ; et qu'il lui faudrait quitter l'Espagne le jour où, en combattant ailleurs, il pourrait aider plus efficacement à la restauration du Souverain Pontife.

Il ne prêta aucun serment à Don Carlos, et ne prit aucun engagement incompatible avec le but bien arrêté que nous venons d'exprimer. A diverses reprises, dans les lettres qu'il nous écrivit à la hâte, pendant ses marches en Espagne, il revient sur ce point, et nous nous fîmes un devoir de publier ses paroles. Sans cesse, il ravaillait cette pensée dans l'esprit de ses camarades-zouaves en Espagne. Nous avons publié, et nous répétons ici ces expressions de l'une de ses lettres dont le manuscrit est sous nos yeux : « Pie IX est l'amour et l'espérance des Zouaves Carlites « et ils regardent Rome comme leur dernière étape, leur destination finale. »

Voilà pourquoi ces zouaves étaient toujours plus heureux quand ils se trouvaient sous le commandement immédiat du Prince Don Alfonso qui, Zouave Pontifical lui-même, encourageait ces sentiments, les partageait et les avouait ouvertement.—(Freeman)